



QUELLE HISTOIRE POUR LES ANIMAUX A L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE ?

DAMIEN BALDIN

HISTORIEN

Chargé d'enseignement à l'EHESS (Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales), Conseiller à la Mission du centenaire de la première guerre mondiale.

Membre du comité rédactionnel de la revue culturelle corse *Fora* et Directeur de *Geste*, revue d'arts et de sciences humaines.

Parmi ses publications :

Ouvrages

2007 : *La guerre des animaux 1914-1918*, (dir.), Paris/Péronne, Artlys/Historial de la Grande Guerre, 78 p

2014 : *« Histoire des animaux domestiques, XIXe – XXe siècle »*, Paris, Seuil.

Ouvrage collectif :

2009 : Co-auteur de *Douleurs animales*, rapport d'expertise de l'INRA pour le ministère de l'Agriculture et le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche.

Articles :

2006 : « Le chien durant la Première Guerre mondiale : approche historique », in *Ethnozootecnie*, n°77, p. 159-162.

Les animaux en guerre. Animaux-soldats et bestiaire de guerre (1914-1918) », in Damien Baldin (dir.), *La guerre des animaux 1914-1918*, op. cit., p. 17-31.

2007 : « De la contiguïté anthropologique entre le combattant et le cheval : le cheval et son image dans l'armée française durant la Première Guerre mondiale », *Revue historique des armées*, n°249, p. 75-87.

2007 : « Les tranchées ont-elles enterré la cavalerie ? Entre disparition et mutation : la cavalerie française durant la Première Guerre mondiale », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°225, p. 7-20.

2014 : *« Histoire des animaux domestiques, XIXe – XXe siècle »*, Paris, Seuil.

À paraître : « Aimer et tuer les animaux dans la société française du XIXe siècle », *Revue d'histoire des sciences humaines*.

À paraître : « De l'horreur du sang à l'insoutenable souffrance animale : élaborations sociales des régimes de sensibilités à la mise à mort des animaux XIXe - XXe siècles », *Vingtième Siècle*, à paraître (n°122, 2014).

« Éliminer le mauvais chien. La mise en ordre du monde canin dans l'espace public de la ville au XIXe siècle : l'exemple de Paris » in Corinne Beck, Fabrice Guizard-Duchamp (dir.), *Une bête parmi les hommes : le chien*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes.

Depuis plusieurs années, se pose de manière insistante la question d'un « tournant animaliste » dans le débat épistémologique sur l'étude et le statut des animaux.

Considérant les animaux comme des acteurs et des sujets à part entière des phénomènes sociaux, de plus en plus de chercheurs forment aujourd'hui un courant animaliste qui peut s'apparenter aux *animal studies*. Porté par un dynamisme de recherche pluridisciplinaire que dominent la philosophie, la psychologie et l'éthologie, ce courant mêle préoccupations politiques, épistémologiques et éthiques, et entend faire œuvre de réparation auprès des animaux qu'il considère comme victimes d'un processus de domination tout au long de l'histoire de

l'Occident. De ce point de vue, mais pas seulement, il s'apparente au modèle des *gender studies* et des *postcolonial studies*. Pourtant contrairement à ces deux courants des sciences humaines et sociales, le courant animaliste, s'il propose une certaine philosophie de l'histoire, est moins riche de véritables travaux historiques. Si l'histoire est très souvent au centre des réflexions animalistes, l'historiographie ne développe qu'à sa marge des études portant sur les animaux. Ce constat suscite de nombreuses interrogations : existe-t-il une difficulté à écrire l'histoire des animaux et plus encore une histoire animaliste ? y aurait-il une incompatibilité et donc une méfiance entre une historiographie héritée du structuralisme et des *Annales* et la manière d'étudier le monde dans une perspective animaliste ? Commencer à



répondre à ces questions, c'est à la fois analyser le regard historique du courant animaliste et esquisser le programme de ce que pourrait être aujourd'hui une histoire des animaux à l'époque contemporaine dans nos sociétés occidentales, du début de la révolution industrielle à nos jours.

La première possible opposition tient à ce que la philosophie de l'histoire proposée par les discours animalistes tient souvent lieu d'historiographie. Or cette vision de l'histoire relève presque exclusivement du monde des idées : l'exploitation matérielle des animaux aurait été successivement justifiée par la théologie chrétienne, la pensée cartésienne et le rationalisme des Lumières qui auraient tous trois réduit les animaux à des êtres vivants de peu d'intérêt dans un monde centré autour de l'homme et fait de leur domestication un instrument de domination. L'histoire des animaux pourtant ne peut se réduire à celle des idées et la domestication est loin de se résumer à une exploitation matérielle. Pour le démontrer – mais en acceptant de relativiser l'importance des animaux dans l'histoire – il faut resituer ceux-ci dans les grandes évolutions qui affectent les sociétés : l'histoire des animaux de compagnie ne peut se comprendre sans celle de l'intime et du corps, la naissance de la protection des animaux sans l'évolution des sensibilités humaines pour le sang et la violence, les fourrières sans les prisons. Les animaux ne sont pas les seuls à être dressés, les enfants et les soldats le sont aussi. Les marginaux, comme les chiens, sont enfermés et les chevaux ne sont pas les seuls à mourir sur les champs de bataille.

Mais faire cette histoire-là – que nous pourrions qualifier de socio-culturelle – va à l'encontre de la posture méthodologique d'une historiographie animaliste qui dénonce la conception anthropocentrée de l'histoire et essaye de faire une « histoire animale », c'est-à-dire une histoire qui saisit la vie des bêtes et la manière dont elles la ressentent. Pour cela, les historiens qui se réclament de cette posture utilisent les sources patentées de la méthode historique mais use d'une autre grille pour les lire : celle des sciences de la nature et notamment de l'éthologie cognitive afin de « faire parler » les animaux. Cette perspective rencontre pourtant un obstacle de taille qui n'est pas tant ontologique que méthodologique. En effet, sans même évoquer la question philosophique d'une continuité/discontinuité entre les hommes et les animaux, la méthode critique des documents historiques, discute les mécanismes sociaux et culturels qu'ils révèlent et non la réalité éthologique des animaux du passé. Ce ne sont pas les animaux mais les hommes qui parlent à travers les sources.

Aussi, une histoire qui resterait centrée sur le seul vécu

des animaux perdrait la richesse de leur présence parmi les hommes. Elle perdrait également le sens de l'extrême diversité des rapports domesticatoires. Ils fluctuent sans cesse, non seulement avec le temps, les espèces et les races, mais aussi selon les groupes sociaux qui domestiquent : le cheval peut être aimé et mangé, le chien adoré et massacré. Cette diversité et cette richesse de la domestication prouvent qu'en histoire il n'existe pas d'*animal* mais des *animaux*. Trop de travaux animalistes parlent avec évidence de cet *animal* qui tient plus de la spéculation philosophique que de l'objectivité historique : les animaux n'existent en histoire qu'à travers ce que les hommes en pensent et en font.